



HAL
open science

Les Éditions anglaises du Mépris de la Cour de Guevara : Usages d'une traduction

Susan Baddeley

► **To cite this version:**

Susan Baddeley. Les Éditions anglaises du Mépris de la Cour de Guevara : Usages d'une traduction. Alexandre Tarrête; Marie-Claire Thomine; Nathalie Peyrebonne. Le mépris de la cour: la littérature anti-aulique en Europe (XVIe-XVIIe siècles), Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2018, Cahiers V.-L. Saulnier. hal-04430522

HAL Id: hal-04430522

<https://hal.science/hal-04430522>

Submitted on 31 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Les Éditions anglaises du *Mépris de la Cour* de Guevara : Usages d'une traduction

Susan Baddeley

Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

Laboratoire DYPAC (Dynamiques patrimoniales et culturelles)

Comme bien d'autres pays d'Europe, l'Angleterre connut, au XVI^e siècle, des vagues d'expression de sentiment anti-cour. L'ouvrage de Jon Robison, *Court Politics* (2008)¹, explore le développement de cette tendance dans la littérature anglaise et écossaise entre 1500 et 1540, période qui correspond à l'incertitude des premières décennies de la dynastie Tudor, dynastie venue au pouvoir par la force et qui avait dû lutter pour asseoir sa légitimité. Une deuxième vague est identifiée vers la fin des années 1570² ; d'inspiration française, elle se développa dans le sillage du massacre de la Saint-Barthélemy³. Entre ces deux périodes, et en comparaison avec la littérature anti-cour particulièrement virulente qui devait se développer en réaction aux excès du règne de Jacques I^{er} au début du XVII^e siècle, les règnes des monarques Tudor Édouard VI (1547-1553) et Marie I^{re} (1553-1558), ainsi que le début du règne d'Élisabeth I^{re} (1558-1603) apparaissent comme des épisodes de paix relative, sans contestation majeure de la cour et des courtisans⁴.

Dans ce contexte, la publication en traduction anglaise du *Mépris de la Cour* d'Antonio de Guevara en 1548 apparaît comme une initiative isolée, même si l'ouvrage en question avait déjà été traduit en d'autres langues européennes. D'autres œuvres de Guevara avaient également été traduites en anglais bien avant cette date⁵. On pourrait même dire que l'auteur espagnol avait bénéficié d'un certain succès en Angleterre, quatrième pays européen par le nombre d'éditions de Guevara au XVI^e siècle, les autres pays étant, dans l'ordre, la France, l'Italie et l'Espagne. Avec plus d'une trentaine d'éditions au cours du XVI^e siècle, le nombre d'éditions de Guevara en anglais arrive assez loin derrière celles en espagnol (173), en français (209) et en italien (196), mais devant celles en allemand (22), en flamand (13) ou en latin (4)⁶. Et lorsqu'on examine la répartition chronologique des éditions, les périodes 1500-1540 et celle des années 1570 identifiées précédemment apparaissent comme pertinentes.

¹ Jon Robison, *Court Politics, Culture and Literature in Scotland and England, 1500-1540*. Farnham, Ashgate Publishing Ltd., 2008.

² Voir à ce sujet Pauline M. Smith, *The Anti-Courtier Trend in Sixteenth-Century French Literature*, Genève, Droz, 1966.

³ Cf. aussi Mary Partridge, *Images of the Courtier in Elizabethan England* (thèse de doctorat soutenue à l'Université de Birmingham, Department of Modern History, avril 2008), p. 75-76 : « *The 'anti-courtier trend' described by Pauline Smith did not take root in England until the late 1570s, by which time its spores had been carried across the Channel with news of the St. Bartholomew's Day massacre* ».

⁴ Les cours d'Édouard (qui a régné six ans) et de Marie (cinq ans) ont été de courte durée, organisées autour de monarques inexpérimentés, peu dispendieux, n'aimant pas le faste et n'ayant pas une personnalité très affirmée. David Loades (*Intrigue and Treason : The Tudor Court, 1547-1558*. Londres, Pearson Education Limited, 2004) pointe, s'agissant de Marie, « *the queen's total lack of self-promotional skills* » (p. 296) ; le même auteur, analysant (p. 72-74) les fêtes organisées à la Cour pendant le règne d'Édouard, note une activité accrue à partir de la fin de l'année 1551 – la quatrième du court règne du jeune roi -, mais conclut à un règne marqué par la volonté d'imposer l'image d'un monarque pieux.

⁵ Pour la réception de Guevara en Angleterre, voir José Maria Gálvez, *Guevara in England (Kapitel I und II). Inaugural Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde genehmigt von der philosophischen Fakultät der Friedrich-Wilhelms Universität zu Berlin*, Berlin, 1910.

⁶ Statistiques obtenues à partir des données de l'*Universal Short-Title Catalogue* : <http://www.ustc.ac.uk>.

Chronologie des éditions anglaises de Guevara

Deux traductions appartiennent à la première moitié du siècle, marquées par le règne d'Henri VIII. La première, l'ouvrage de Guevara qui connut le plus de succès en traduction anglaise, est le *Livre d'or de Marc Aurèle*, parue en 1535 sous le titre *The Golden Boke of Marcus Aurelius*⁷, et qui compte seize éditions publiées entre 1535 et 1619. Le *Mépris de la Cour* (*Dispraise of the life of a Courtier*) apparaît sur le marché anglais en 1548, à un moment où le *Livre d'or* venait de connaître sa huitième édition (1546). Deux éditions sont connues de cette traduction, datant de 1548 et 1575, et sur lesquelles nous reviendrons. Viendra ensuite la traduction de l'*Horloge des Princes* (*The Diall of Princes*), réalisée pour la reine Marie Tudor, et qui aura quatre éditions entre 1557 et 1619.

Cette dernière traduction sera suivie près de vingt ans plus tard par une série de traductions réalisées à peu de temps d'intervalle, pendant le règne d'Élisabeth I^{re}, dont celle des *Épîtres familières* (*The Familiar Epistles of Sir Antony of Guevara*), avec quatre éditions entre 1574 et 1584. Appartient également à cette époque la traduction des *Épîtres dorées* (*Golden Epistles*), trois éditions entre 1575-1582 ; de la *Décade des Dix Césars* (*A Chronicle, conteyning the lives of tenne Emperours of Rome*), une édition, 1577 ; et de l'*Art de la Navigation* (*A Booke of the invention of the Art of Navigation*), une édition, 1578.

Enfin, le dernier ouvrage de Guevara à être traduit en anglais est le *Mont Calvaire* (*The Mount of Calvarie*) : trois éditions pour la première partie (1594-1618), une édition pour la deuxième partie, 1597.

Dans un premier temps, toutes ces éditions sont tributaires de la publication d'éditions françaises, puisqu'elles sont faites à partir de traductions en français⁸. Cependant, à partir du milieu des années 1570, les œuvres sont traduites directement de l'espagnol. L'activité de traduction de l'espagnol vers l'anglais reste cependant marginale à cette période par rapport à la traduction à partir d'autres langues, comme le français ou l'italien. On aurait pu imaginer que la présence d'Espagnols à la Cour d'Angleterre, d'abord dans l'entourage de Catherine d'Aragon (reine consort de 1509 à 1533) puis pendant le règne de Marie Tudor, épouse de Philippe II d'Espagne (1553-1558) favoriserait la production de traductions à partir de l'espagnol, mais ce ne fut apparemment pas le cas. Pendant le règne de Marie Tudor, on ne trouve que sept éditions de traductions d'œuvres espagnoles parues en Angleterre ; sur les sept, quatre sont des rééditions d'un seul ouvrage (*Le Livre d'or de Marc Aurèle*), qui avait été traduit plusieurs années plus tôt.

Pour donner la mesure du poids de la présence des œuvres de Guevara dans cette production, notons que pour le XVI^e siècle tout entier on relève 150 éditions de traductions anglaises d'œuvres espagnoles, dont 35 (c'est-à-dire, plus de 20%) sont des éditions d'œuvres de Guevara.

L'activité de traduction d'originaux espagnols apparaît ainsi comme très restreinte, surtout pendant la première partie du siècle, et nous verrons que cette activité est due en grande partie aux membres d'une seule et même famille.

⁷ *The Golden Boke of Marcus Aurelius Emperour and eloquent orator*. Londres, Thomas, Berthelet, 1535.

⁸ Seulement dix éditions de traductions anglaises d'œuvres d'auteurs espagnols ayant écrit en espagnol sont attestées entre 1500 et 1550 : sept d'entre elles sont des éditions du *Livre d'or de Marc Aurèle*, traduit en anglais à partir de la version française de René Berthault de Grise. Les trois autres sont : la traduction du *Mépris de la Cour* de Guevara (1548), faite à partir de la version française d'Antoine Allègre ; celle d'*Arnalt et Lucenda* de Diego de San Pedro (1543, traduit en anglais à partir de la version française de Nicolas Herberay Des Essarts) ; et celle de la *Prison d'Amour* du même auteur, traduite (semble-t-il, de l'espagnol) par John Bouchier, Baron Berners.

La famille Bouchier / Bryan

La première traduction d'une œuvre de Guevara publiée en Angleterre est celle du *Livre d'Or de Marc-Aurèle*, sous le titre *The Golden Booke of Marcus Aurelius* (à Londres, par Thomas Berthelet, imprimeur du roi), 1535. Cette traduction semble avoir suscité un assez grand intérêt et une forte demande, puisque quatre rééditions sont connues entre 1535 et 1542, et quinze au total jusqu'en 1586.

Cette traduction et l'édition qui en fut réalisée par l'imprimeur du roi parurent sous l'égide de la Cour, puisque cette première traduction en anglais d'une œuvre de Guevara est l'œuvre de John Bouchier, deuxième Baron Berners, soldat, diplomate et traducteur, membre d'une famille noble illustre⁹. Les nombreux voyages de Berners hors de l'Angleterre furent sans doute, pour lui, l'occasion d'apprendre des langues étrangères. C'est lui qui fut choisi pour accompagner en France Marie Tudor, la sœur d'Henri VIII, au moment de son mariage avec Louis XII de France. En 1518, Berners participa à une mission diplomatique en Espagne, et il devint député du roi à Calais en 1520, où il resta jusqu'à sa mort en 1533. Homme de lettres, il réalisa plusieurs traductions à la demande d'Henri VIII : *Huon de Bordeaux*¹⁰, trois volumes des *Chroniques* de Froissart¹¹ dont il est le premier traducteur anglais¹², et le *Carcel de Amor* de Diego de San Pedro¹³, l'une des toutes premières traductions anglaises imprimées d'un auteur espagnol. L'analyse de cette traduction par Joyce Boro permet de conclure que Berners avait probablement utilisé simultanément l'original espagnol et la traduction française de François d'Assy¹⁴. La traduction de Berners inclut également la continuation du texte par Nicolas Nuñez, qui n'avait pas encore été traduite en français : preuve supplémentaire que le traducteur connaissait l'espagnol. Cette traduction est dédiée à Lady Elizabeth Carew, nièce du traducteur.

La traduction du *Livre d'Or* de Guevara est la dernière traduction connue de Berners : la publication fut assurée dès 1535 par son neveu, Francis Bryan (frère d'Elizabeth Carew, la dédicataire de la traduction du *Carcel de Amor*), et le colophon de la première édition (reproduite par toutes les éditions suivantes) précise que la traduction fut terminée le 10 mars 1532 : un an avant la mort de Berners, et qu'elle avait été faite à l'instigation de Bryan lui-même :

Thus endeth this volume of Marck Aurelie Emperour, otherwise called the golden boke, translated out of French into English by John Bouchier Knight, Lord Barners, deputie generall of the Kinges towne of Caleis, and Marches of the same, at the instant desire of his Newew Sir Fraunces Brian Knight. Ended at Caleis, the x. day of March, in the yere of the raigne of our soveraigne Lord King Henrie the eight, the .xxiiii.¹⁵

C'est aussi probablement à Bryan que l'on doit la petite modification qui apparaît à la fin de l'ouvrage afin de rendre hommage au traducteur. Alors que l'original français se termine en

⁹ Sur Bouchier, voir : James P. Carley, « Bouchier, John, second Baron Berners (c.1467–1533) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004, éd. en ligne janvier 2008.

¹⁰ *The Booke of Duke Huon of Burdeuxe*, Londres, Julian Notary, 1515.

¹¹ Londres, Richard Pynson, 1523-1525.

¹² Joyce Boro, "Lord Berners and his Books : A New Survey", *Huntington Library Quarterly*, Vol. 67, No. 2 (2004), p. 237.

¹³ *The Castell of Love*, Londres, Richard Field pour John Turke, 1548.

¹⁴ Joyce Boro, "Lord Berners and his Books", art. cité, p. 244.

¹⁵ « Ainsi s'achève ce volume de l'empereur Marc-Aurèle, appelé aussi le Livre d'or, traduit de français en anglais par John Bouchier chevalier, seigneur Berners, député général de sa majesté pour sa ville de Calais et pour les marches de la même ville, à la demande de son neveu Sir Francis Bryan, chevalier, et achevé à Calais le 10 mars de la vingt-quatrième année du règne de notre souverain seigneur et roi Henri VIII » (nous traduisons).

exhortant le lecteur à louer Dieu, « qui a donné tant de sçavoir et de grace à un gentil », et s'achève sur ces mots : « Mais pour certain ne se doit moins à l'author qui avec grands travaux & vigiles le traduisant de Grec en Latin, & de Latin en Castillan par tant hault & doux stile l'a escrit », la version anglaise modifie quelque peu ce texte, qui n'était originellement à la gloire que de Guevara, afin de rendre un hommage appuyé aux traducteurs les plus récents de l'ouvrage, en langues vulgaires :

Certainly as great prayse as ought to be gyuen to the auctor [Guevara], is to be given to the translatours, that have laborously reduced this treatyse oute of Greke into latyn, and out of latyn into Castilyan, and out of Castilyan into frenche, and out of french in englyshe, writen in high and swete styles¹⁶.

Le Mépris de la Cour

La première traduction de cet ouvrage, parue à Londres en 1548¹⁷, est due comme nous l'avons vu à Sir Francis Bryan, le neveu du premier traducteur de Guevara en anglais (Lord Berners), et qui avait été, si on en croit le colophon de ces éditions, l'instigateur de cette dernière traduction. Bryan fut un personnage-clé de la cour d'Henri VIII, puisqu'il faisait partie du premier cercle de courtisans. Son père, Thomas Bryan, avait été entre autres vice-chambellan de Catherine d'Aragon, et sa mère, Margaret Bryan, suivante de la reine Catherine puis gouvernante des princesses Marie Tudor et Élisabeth.

Leur fils Francis, né vers 1490, devint rapidement l'un des plus proches courtisans d'Henri VIII, dont il partageait la passion et les aptitudes pour la chasse. Suite à un séjour prolongé en France, Bryan, comme tout un groupe de jeunes nobles, serait revenu « amoureux de la cour de France », dont il aurait adopté toutes les habitudes, vestimentaires, alimentaires, et autres. Il participa à la rencontre du Camp du Drap d'Or entre Henri VIII et François I^{er} près de Guînes en juin 1520, puis aux campagnes militaires en Bretagne en 1522. Bryan fut associé de très près aux négociations sur le divorce du roi, et fut l'émissaire pour Henri auprès de François I^{er} et du pape Clément VII : il se fit rapidement la réputation d'être l'un des très rares conseillers du roi qui osaient lui dire la vérité en face.

Pendant les années 1530, Bryan, devenu membre du Conseil privé du roi, dut faire face comme bien d'autres à un contexte politique dangereux et changeant, avec, en quelques années, la « grande affaire » du divorce du roi, son deuxième mariage, puis la disgrâce d'Anne Boleyn et le troisième mariage du roi avec Jane Seymour : ces deux reines étaient par ailleurs des cousines de Bryan. Pendant l'année 1532, Bryan passait six semaines sur douze à la Cour, en s'acquittant de ses devoirs de conseiller, et passait les six autres à la campagne loin de Londres, pour échapper à l'ambiance délétère de la Cour¹⁸. Soupçonné de trahison à plusieurs reprises, Bryan fut contraint de prouver sa loyauté en acceptant des missions périlleuses, militaires et diplomatiques, pour le compte du roi. Pendant les années 1540 son influence à la Cour s'était amoindrie ; il fut cependant nommé ambassadeur auprès de Charles V pour conclure une alliance entre l'Empereur et l'Angleterre, et fut reçu par l'Empereur à Landrecies en 1543.

¹⁶ « Autant de louanges doivent certainement être rendues à l'auteur qu'aux traducteurs qui ont œuvré pour réduire ce traité du grec en latin, du latin en castillan, du castillan en français, et du français en anglais, le tout en un style élevé et plaisant » (nous traduisons).

¹⁷ *A Dispraise of the life of a Courtier, and a commendacion of the life of the labouryng man*. Traduction de Sir Francis Bryan. Londres, Richard Grafton, 1548.

¹⁸ Susan Brigden, *Oxford Dictionary of National Biography* (Oxford University Press, 2004 ; éd. en ligne de janvier 2008), article "Bryan, Sir Francis".

La traduction du *Mépris de la cour* par Bryan remonte à un moment clé d'incertitude dans la carrière de celui qui avait si bien servi Henri VIII : le début du règne de son fils Édouard VI, arrivé au trône en 1547 à l'âge de neuf ans seulement, et qui devint rapidement l'enjeu de luttes de pouvoir de la part de ses oncles, nommés protecteurs du royaume pendant la période de la minorité du roi. Les thèmes mis en avant dans l'ouvrage de Guevara – le mensonge et l'opportunisme de la cour, l'incertitude et la mutabilité de ce milieu, et la sérénité de la vie campagnarde – étaient tous des thèmes susceptibles d'avoir une résonance particulière dans l'expérience personnelle et dans la carrière de Bryan à ce moment-là.

Bryan dédie sa traduction à William Parr : frère de la dernière reine et veuve d'Henri, Catherine Parr (qui avait ensuite épousé l'oncle du roi Édouard, Thomas Seymour), il était devenu un personnage de premier plan du royaume. Pendant la dernière crise du règne d'Henri, qui s'acheva par la répudiation et l'exécution de sa cinquième épouse, Catherine Howard, Bryan s'était distancié de la famille Howard, famille à laquelle avait appartenu Anne Boleyn, pour se rapprocher de celle des Seymour. Bryan participa à la campagne d'Écosse sous la direction d'Edward Seymour en septembre 1547 et fut fait chevalier-banneret pour ses services¹⁹. Ce changement récent d'allégeance sous-tend l'ensemble de cette préface à William Parr.

Dans sa préface, Bryan rappelle que Parr lui avait prêté son exemplaire de la traduction française du *Mépris de la cour* de Guevara, et qu'il avait pris beaucoup de plaisir à la lecture de l'ouvrage, le trouvant « *not onely pleasaunt and fruitfull, but also full in every where of olde auncient stories and wyse saiynge of the noble and notable Philosophers and clerkes* »²⁰, et qu'il avait promis, à la demande expresse de Parr, d'en entreprendre la traduction en anglais. S'il y a des erreurs, ajoute Bryan, ce n'est pas faute de bonne volonté de sa part, mais plutôt en raison de son manque de connaissance de l'histoire ancienne – lui qui n'avait jamais fait d'études et qui ne connaissait pas le latin, « *Which I do professe is hard for to understand for one of no greater litterature then I professe me to be* »²¹.

Bryan mourut deux ans après la publication de sa traduction, en 1550.

Dans cette première édition, réalisée par Richard Grafton, typographe du roi (ce qui inscrit cette édition dans la continuité des éditions de Marc-Aurèle de son oncle Lord Berners), Bryan inclut et traduit la préface de la traduction française d'Antoine Allègre, qu'il a utilisée, puis, au début du texte de Guevara, il résume ainsi l'histoire éditoriale de l'ouvrage :

*A dispraise of the life of the Courtier, and a commendacion of the life of the husbandman, composed in the Castilian tounge by the reverend father in God the lord Antony of Gueuera bishop of Mondouent and Chronicler to the Emperour Charles. And out of Castilian drawn into Frenche by Antony Alaygre, and now out of the Frenche tounge into our maternal language, by sir Fraunces Bryant knight, one of the kynges most honorable chambre*²².

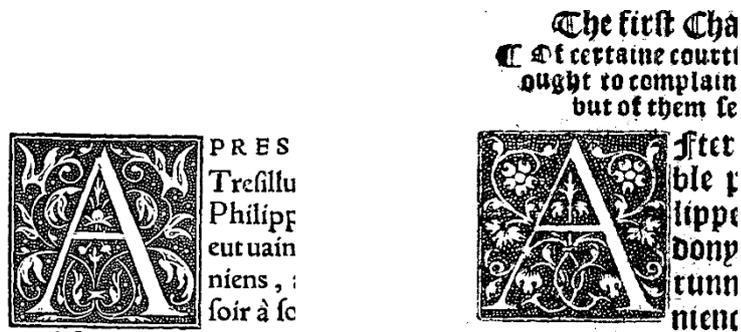
¹⁹ Brigden, *Oxford Dictionary of National Biography*, article cité.

²⁰ « Non seulement plaisant et fructueux, mais rempli aussi partout d'histoires anciennes et de sages dictons des nobles et notables philosophes et clercs » (nous traduisons).

²¹ « Ce qui, je l'avoue, est difficile à comprendre pour quelqu'un ayant aussi peu de lettres que moi » (nous traduisons).

²² « La critique de la vie du courtisan, et une apologie de la vie de l'homme rustique, composée en castillan par le révérend père en Dieu, le seigneur Antoine de Guevara, évêque de Mondoñedo et chroniqueur de l'empereur Charles. Et traduit du castillan en français par Antoine Allègre, et à présent du français en notre idiome maternel par Sir Francis Bryan, chevalier, l'un de[s] [valets de] la très honorable chambre du roi ».

Quant à la version française utilisée, il semble probable que Bryan ait utilisé l'édition d'Étienne Dolet de 1542²³ : en effet, les lettres ornées utilisées dans l'une et l'autre édition sont très semblables, ce qui laisse supposer une certaine volonté de mimétisme²⁴.



À gauche, l'édition lyonnaise de Dolet de 1542. À droite, l'édition anglaise de 1548

En ce qui concerne la traduction proprement dite, deux points sont d'emblée à relever, dans ce petit texte introductif. D'abord, le mot *dispraise*, censé traduire le français *mespris*, auquel il ressemble superficiellement, mais qui n'en constitue pas un équivalent. Le dictionnaire français-anglais de Randle Cotgrave de 1611²⁵ donne l'anglais *dispraise* comme équivalent de plusieurs termes français (*deparler, deslouër, despriser...*), mais *mespris / mesprendre* n'en fait pas partie. Y aurait-il eu une tentative de se rapprocher de l'espagnol *menosprecio* ? Un autre terme anglais employé dans ce texte nous interpelle également, *husbandman*. Ce terme désignait, dans l'Angleterre du Moyen âge et du début de l'époque moderne, un fermier assez modeste, propriétaire et exploitant de terres agricoles, mais dont le rang social était inférieur à celui de *yeoman*, autre terme désignant un paysan propriétaire de ses terres, mais ayant un certain statut social : dans la hiérarchie sociale anglaise décrite par Thomas Smith dans son *De Republica anglorum* de 1583²⁶, le *yeoman* se situe entre les *citizens and burgesses*, les citoyens et les bourgeois, d'une part, et d'autre part entre un groupe formé de *day labourers, poor husbandmen, merchants or retailers which have no land*²⁷. Le terme semblerait se présenter comme un équivalent du *labouring man* qui figure à la page de titre – terme qui, lui, ne présente aucune ambiguïté (il s'agit d'un laboureur), mais qui serait en contradiction avec l'esprit de l'original espagnol, qui oppose le courtisan dans son milieu urbain à l'*hidalgo*, membre de la petite noblesse vivant sur ses terres. La traduction française d'Antoine Allègre offrait la version *Du mespris de la court et de la louange de la vie rustique*, formulation assez neutre, qui se rapproche du terme *aldea*, « village »²⁸, du titre original espagnol, et qui permettait d'éviter la désignation de catégories sociales précises.

²³ *Du Mespris de la court et de la louange de la vie rustique. Nouuellement traduit d'hespaignol en françoys.* Lyon, Étienne Dolet, 1542.

²⁴ En appui de cette hypothèse, on peut également noter l'utilisation, par Bryan, de certaines graphies de noms propres qui sont caractéristiques de l'édition de Dolet (mais non des autres éditions françaises), comme *Athlas* et *Ethna*.

²⁵ Cotgrave, Randle, *A Dictionarie of the French and English Tongues*. Londres, Adam Islip, 1611.

²⁶ Smith Thomas, *De Republica anglorum. The maner of Gouvernement or policie of the Realme of England, compiled by the Honorable man Thomas Smyth, Doctor of the ciuill lawes, Knight, and principall Secretarie vnto the two most worthie Princes, King Edwarde the sixt, and Queene Elizabeth*. Londres, Henry Middleton pour Gregory Seton, 1583.

²⁷ Smith, *De Republica anglorum*, *op. cit.*, f. Eiii r^o.

²⁸ Le titre original espagnol était : *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*.

Pour ce qui est du reste de la traduction, elle suit d'assez près, et platement, l'original, avec toutefois un nombre non négligeable de raccourcis et d'approximations²⁹. Les citations en latin que comportait la version française sont éliminées (signe peut-être que les deux versions visaient un lectorat différent, moins lettré), et il ne reste que leur traduction anglaise. Il y a en outre d'assez nombreuses erreurs sur les noms de personnes (exemple, Publius Mimus qui devient « Publius Minus »).

À côté des vingt-sept éditions françaises du *Mépris*, et à côté des seize éditions anglaises du *Livre d'or*, on peut dire que la version anglaise avec ses deux éditions en trente ans n'a pas rencontré un très grand succès. Le discours anti-aulique n'était pas un genre très développé alors en Angleterre : il y avait bien une tradition domestique de littérature anti-cour, qui remontait assez loin, au moins jusqu'à Chaucer, qui s'était poursuivie au temps d'Henri VIII, dans les années 1520 par John Skelton, puis par le poète et ami de Bryan Thomas Wyatt, et par William Dunbar à la cour d'Écosse. Les années 1540-1570, en revanche, représentent une période peu faste pour ce genre de littérature. Notons également au passage que la traduction anglaise du *Courtisan* de Castiglione par Sir Thomas Hoby, dont la première édition ne parut à Londres qu'en 1561, ne rencontra pas non plus un franc succès : la deuxième édition ne vit le jour qu'en 1577³⁰.

Il semble probable qu'il faille ranger la traduction de Bryan dans toute une série de traductions datant de cette époque, et qu'on pourrait qualifier d'« opportunistes » : ce sont des versions réalisées par des traducteurs qui n'avaient pas d'aptitudes particulières pour la traduction, et concernent des ouvrages pour lesquels il n'y avait guère de demande (les traductions n'ont pas rencontré un grand succès), mais qui partageaient la particularité d'être dédiées à des personnages-clés de la Cour. L'analyse des préfaces et des dédicataires permet d'ailleurs de voir, en filigrane, les rivalités, les factions, et les fortunes changeantes des uns et des autres. Bryan était lui-même un exemple presque parfait du courtisan anglais de l'époque : bien né, fils lui-même de courtisans, connu pour son train de vie dépensier et doué d'un sens politique très fin qui lui a bien servi pendant ces années mouvementées. Les raisons autres que politiques – s'il y en a – pour lesquelles il traduisit cet ouvrage anti-aulique restent en grande partie mystérieuses.

La seconde édition : la contribution de Thomas Tymme

Vers le milieu des années 1570, il y eut semble-t-il un regain d'intérêt pour les œuvres de Guevara : on vit apparaître, coup sur coup et chez le même libraire (Ralph Newberry), les premières traductions anglaises des *Épîtres familières* (1574), autre œuvre anti-aulique, des *Épîtres dorées* (1575), des *Vies des 10 Césars* (1577) et du traité sur l'*Art de la Navigation*

²⁹ Pour n'en donner que quelques exemples relevés dans les premières pages : « le grand poete Homere » devient simplement *Homer* ; « le ciel, l'aër » devient *the starres* ; enfin, « Aristarcque le grand Philosophe Theban » est traduit par Bryan *Aristarch the great Philosopher of Theban*, traduction qui trahit un manque de connaissance de la matière.

³⁰ Peter Burke, dans sa monographie *The Fortunes of the Courtier* (1995 : 156), fait remarquer que l'histoire éditoriale de cet ouvrage recoupe, d'une certaine façon, les frontières des différentes aires culturelles qu'on peut observer dans l'Europe et leur degré d'ouverture à la culture de la Renaissance : « De ce point de vue, l'Europe se divise en trois aires. Dans la première, composée essentiellement de l'Italie, de la France et de l'Espagne, le *Courtisan* fut reçu très rapidement. Dans la deuxième aire – la Grande-Bretagne, l'Europe centrale et la Scandinavie – le dialogue s'est propagé (avec quelques exceptions individuelles) à partir du milieu du XVI^e siècle. Dans les régions plus à l'est, le dialogue semble être resté pratiquement inconnu » (*The Fortunes of the Courtier. The European Reception of Castiglione's Cortegiano*. The Pennsylvania State University Press, 1995 ; nous traduisons).

(1578). Ces traductions sont, pour la plupart, l'œuvre d'un traducteur qui se nommait Edward Hellowes, dont on sait peu de choses mais qui, à la différence de ses prédécesseurs, traduisait directement à partir de l'espagnol.

En plein milieu de ce regain d'activité éditoriale autour de Guevara, en 1575, un pasteur anglican et traducteur, Thomas Tymme, s'avisa de réaliser une nouvelle édition de la version anglaise du *Mépris de la Cour* de Bryan³¹. L'imprimeur, William Norton, semble avoir été spécialisé dans les ouvrages religieux et dévotionnels, surtout ceux qui offraient des conseils d'ordre moral, pour bien vivre sa vie. Quant à Tymme, c'est quelqu'un qui est connu pour plusieurs traductions d'auteurs français de controverse religieuse : Calvin, Jean de Serres, Pierre de La Place, ou Augustin Marlorat.

Dans la préface de sa réédition, Tymme regrette que le *Mépris*, qu'il décrit comme « *[a] learned and pleasant treatise* » ne soit plus guère lu³², et se propose de le « raviver » pour qu'il le soit davantage. En réalité, malgré ce qui est affirmé à la page de titre³³, il y a très peu de différences entre cette édition et l'original, et les changements sont d'ordre cosmétique.

D'abord, Tymme (ou son imprimeur) change l'intitulé de l'ouvrage, qui devient *A Looking-Glasse for the Court* à la page de titre, mais pas ailleurs : ainsi, le début du texte et les titres courants conservent l'ancien titre, *A Dispraise of the Courtier's Life*. On compte environ cent cinquante éditions, à l'époque, d'ouvrages intitulés soit « *Mirror* », soit « *(Looking-)glass* », et qui proposent à leurs différents lecteurs de faire un examen de conscience. Cette nouvelle édition semblerait donc proposer plutôt à la Cour de faire son auto-critique.

Tymme ajoute également à sa « nouvelle » édition une table résumant le contenu des chapitres, la même que celle qui avait été présente dans les éditions françaises et espagnoles, mais qui ne figurait pas dans l'édition de Bryan : ce qui suggère que les deux éditions se destinaient à des types de lecture différente.

Comme la page de titre l'indique, Tymme ajoute un certain nombre de notes marginales, dont le but est de résumer l'essentiel du texte en quelques mots, créant ainsi des « sentences » de caractère philosophique (du type « *Men are to themselves the greatest enemies* », ou encore « *Many are frendes in wordes, but fewe are to be founde in dede* »), illustrant plus généralement les faiblesses humaines et pas seulement celles des courtisans : la plupart de ces notes marginales ne visent pas nommément la cour ni les courtisans. On pourrait se demander si ces marqueurs ne devaient pas servir à faciliter le repérage de passages devant alimenter des recueils de lieux communs³⁴. Dans certains cas, ils sont complétés par des renvois à des passages de l'Écriture sainte, ce qui permet de donner une relecture spécifiquement chrétienne des histoires païennes relatées par Guevara.

En dehors de quelques corrections anodines qui concernent essentiellement l'orthographe et la syntaxe (la prose de Bryan étant encore très proche de celle de son modèle français), Tymme n'a pas fait grand-chose d'autre pour mériter cette mention de « *corrected* » à la page de titre. Il semblerait que cette version soit aussi une édition de type « opportuniste » : Bryan étant mort, il était en effet possible de s'appropriier son texte, sans se donner trop de peine, lui donner un nouveau titre et le dédier à un haut personnage (ici, John Russell, fils de l'un des conseillers de

³¹ *A looking Glasse for the Court. Composed in the Castilian tongue by the Lorde Anthony of Gueuarra Bishop of Mondouent, and Cronieler to the Emperour Charles. And out of Castilian drawne into Frenche by Anthony Alaygre. And out of the French tongue into Englishe by Sir Fraunces Briant Knight one of the priuy Chamber, in the raygne of K. Henry the eyght. And now newly printed, corrected and set forth wyth sundry apt notes in the margent by T. Tymme Minister.* Londres, [Thomas East] pour William Norton, 1575.

³² « *Lying as dead, and by tyme worne almost cleane awaye* » (qui gît comme mort, et presque entièrement effacé par le temps), preuve s'il en fallait que la version de Bryan n'avait pas rencontré un succès durable.

³³ « *And now newly printed, corrected and set forth with sundry apt notes in the margent by T. Tymme* » (nouvellement imprimé, corrigé et exposé avec diverses notes marginales très pertinentes).

³⁴ Le fait que, dans l'exemplaire de la Huntington Library, certains de ces mots-clés dans les marges sont soulignés, encadrés ou autrement mis en relief semblerait appuyer cette hypothèse.

la reine Élisabeth³⁵) afin de se faire connaître et d'attirer ses bonnes grâces, avec la vague promesse de lui dédier d'autres ouvrages, plus conséquents, par la suite³⁶.

Le texte de Guevara entre ainsi dans ce qui était un simple système d'échanges et de patronage. Paraissant à un moment de regain d'intérêt pour les œuvres de l'auteur espagnol (au même moment que la deuxième édition des *Épîtres familières* et de la première édition des *Épîtres dorées* dans la version de Geoffrey Fenton), l'ouvrage ne semble cependant avoir répondu à aucun contexte politique particulier, et n'a pas rencontré un très vif succès. En effet, le *Stationers Register*, catalogue des livres dont la publication avait été autorisée par la Compagnie des Marchands-Libraires de Londres, nous apprend que le libraire Abraham Veale acquit les droits de publication de l'ouvrage en juin 1581, mais aucune édition ne devait paraître sous son nom. Veale en céda les droits à l'un de ses confrères six ans plus tard, et le confrère en question n'en a rien fait non plus³⁷. En apportant ces quelques touches personnelles à la version de Bryan et en la réaccommodant, Tymme avait fait de ce texte essentiellement un réservoir d'exemples édifiants, à but didactique, dans lequel le lecteur pouvait venir puiser des sentences, pour les rapprocher ensuite d'exemples et de citations de l'Écriture sainte.

Les œuvres d'Antonio de Guevara étaient connues en Angleterre, étaient traduites et ont circulé, pendant les règnes des quatre monarques Tudor (et même au-delà), même si le climat politique et religieux sous chacun de ces différents monarques était très différent. Cependant, dans ce corpus, le *Mépris de la Cour* n'occupe qu'une place mineure, alors que son auteur était largement publié, respecté et cité dans le pays³⁸.

De nos jours, les raisons pour lesquelles une traduction se fait, et les étapes de sa réalisation sont relativement uniformes : une œuvre est publiée dans un certain pays et rencontre un succès ; un éditeur dans un autre pays la repère, pense que l'œuvre pourrait répondre aux attentes de son public et fait appel à un traducteur professionnel – un expert en l'une et l'autre langue – pour la traduire. Au XVI^e siècle, les choses se passaient différemment. D'abord, il existait peu (voire pas du tout) de traducteurs « professionnels » : ceux qui traduisaient le faisaient en général par intérêt personnel pour un auteur, ou pour faire plaisir à un mécène. En outre, il n'était pas toujours possible, en raison de compétences linguistiques limitées ou de la disponibilité des exemplaires, de traduire toujours un ouvrage à partir de la langue-source ou du texte-source original. Ce fait explique le nombre de traductions « caténaïres » (pour

³⁵ C'était le fils de François, 2^e Comte de Bedford et le petit-fils de John Russell, 1^{er} Comte de Bedford, qui avait été l'un des amis intimes de Sir Francis Bryan.

³⁶ « *And if opportunities shall serve, hereafter there shall greater things appeare under your Honours name* » (et, si l'occasion se présente, des travaux plus conséquents paraîtront par la suite, sous le nom de Votre Honneur).

³⁷ *A Transcript of the Registers of the Company of Stationers of London, 1554-1640, A. D.*, éd. par Edward Arber. Londres et Birmingham, imprimé à compte d'auteur, 1875-1894.

³⁸ Pour s'en convaincre, on peut s'appuyer sur le corpus de textes numérisés « Early English Books Online text creation partnership » (<https://quod.lib.umich.edu/e/eebogroup/>), base de données assez semblable à Frantext, et qui permet de relever environ 400 occurrences de références à Guevara dans les textes contemporains. Guevara y apparaît le plus souvent comme une source de bons mots édifiants pleins de sagesse ; ainsi dans les *Firste Fruites* de John Florio (*Florio his firste frutes which yeelde familiar speech, merie prouerbes, wittie sentences, and golden sayings. Also a perfect induction to the Italian, and English tongues ...*, Londres, Thomas Dawsons pour Thomas Woodcocke, 1578), manuel pour l'apprentissage de l'italien, Guevara est la source d'une douzaine de « *fine, learned, & gallant sayings* », destinés à enseigner non seulement les éléments d'une langue mais aussi une conduite irréprochable.

reprendre le terme d'Anne Coldiron³⁹), ou traductions de traductions, à l'époque, avec tout ce que cela suppose pour la dilution et la perte de fidélité progressives de l'original.

L'histoire éditoriale montre que la traduction anglaise du *Mépris de la Cour* de Guevara n'est pas liée à la présence espagnole à la cour des différents monarques Tudor ; elle ne s'inscrit pas non plus dans un discours anti-aulique qui se développerait. La première traduction de l'ouvrage fut faite vraisemblablement pour des raisons familiales et de patronage, probablement aussi par intérêt personnel du traducteur : Bryan lui-même avait des raisons de vouloir prendre ses distances vis-à-vis de la Cour, y compris en se réfugiant régulièrement à la campagne. La deuxième version, celle de Tymme, semble avoir été faite pour capitaliser sur l'intérêt retrouvé pour Guevara en Angleterre, suite à la publication d'une nouvelle série de traductions (cette fois-ci à partir de l'espagnol). Elle constitue une « re Commodification » de la première traduction au moyen de stratégies éditoriales, la destinant à un usage particulier et en l'alignant avec les pratiques et toute une littérature de l'église anglicane. C'est un bel exemple de traduction non seulement linguistique mais aussi culturelle : la traduction au-delà des mots, le choix de valoriser certains éléments et d'en ignorer d'autres, voire d'introduire des éléments n'existant pas dans l'original, afin de faire remplir au texte des fonctions qui étaient loin – et parfois très loin – des intentions de l'auteur.

³⁹ Anne Coldiron (*Printers without Borders, Translation and Textuality in the Renaissance*. Cambridge University Press, 2015, p.21) oppose notre conception et nos pratiques actuelles de traduction « linéaire » aux modèles de traduction « caténaire » qui prévalaient à l'époque : des traductions de traductions qui apparaissent à différents moments à différents endroits, de manière isolée ou concentrée, et qui connaissent des fortunes divergentes.